



Vendredi 13 janvier 2012
Eglise Saint-Gervais

POUR UN NOUVEL HUMANISME

Père Antoine GUGGENHEIM
Directeur du pôle Recherche du Collège des Bernardins

Dans l'Eglise et le monde d'aujourd'hui, nous avons la chance que des hommes et des femmes se soient lancés dans la réflexion sur un terme qui, trop souvent employé à tort et à travers, s'est vidé de son sens, je veux parler de l'humanisme. Mais, utilisé comme il faut, voilà un terme on ne peut plus utile à ce large et indispensable dialogue qu'est l'évangélisation du monde qui nous entoure, et qui est largement sans religion. Ce terme porte la trace du trait le plus caractéristique de la civilisation occidentale aujourd'hui, prêt d'atteindre d'autres régions, et qui est de concevoir l'existence humaine comme si Dieu n'existait pas. Les humanistes aujourd'hui sont les héritiers des esprits libres et aristocratiques du XVII^{ème} siècle qui, cependant, reconnaissaient encore l'inconvénient de ce qu'apportait leur libre pensée et leur athéisme : la rupture du mode de vie antérieur de la société religieuse. La société chrétienne européenne manifestait d'énormes failles, comme les guerres de religions, l'inquisition et la méfiance envers les sciences quand elles entraient en concurrence avec la religion, qui accablèrent toute l'Europe. Aujourd'hui, sont réunis les moyens d'une rencontre nouvelle entre croyants et humanistes, que j'appelle un « nouvel humanisme ». Ces moyens sont à la base de ce que Jean-Paul II appelle « la nouvelle évangélisation ». Je vous propose un bref parcours qui part de Jean-Paul II, et qui va jusqu'à Benoît XVI.

I - De Karol Wojtyła à Jean-Paul II

Avant d'être pape, Jean-Paul II avait enseigné la philosophie et avait beaucoup publié, en particulier *Personne et acte*, son grand livre de philosophie qui est désormais le sujet d'une thèse soutenue à la Sorbonne ! En la lisant, on apprend que le jeune séminariste Karol



Les Semeurs d'Espérance

Wojtyła, dans la Pologne encore occupée du début des années cinquante, avait publié un article intitulé *Jean de la Croix, humaniste*. À cette période de sa vie, il découvre Thomas d'Aquin, et le qualifie aussi d'humaniste. Il y a quelques mois, quand j'ai publié un livre qui rassemble des études sur la pensée de Jean-Paul II, que j'ai intitulé *Pour un nouvel humanisme*, je ne savais pas s'il avait employé le mot d'humanisme. Or il l'a fait en prenant le risque de s'exposer aux conséquences qu'entraîne l'interprétation du mot par la nomenklatura, campée face à lui.

Pourquoi Jean de la Croix serait-il humaniste aux yeux du jeune abbé Wojtyła ? Parce qu'il centre son œuvre écrite et sa pastorale sur l'accueil de Dieu en personne par chaque baptisé. Dieu, le grand objet de la contemplation, vient en personne habiter l'être humain. Comme Thérèse d'Avila, dont le génie féminin dépasse sans doute la rugosité ascétique et masculine de son petit sauvageon de frère déchaussé, il décrit ce qui se passe à l'intérieur de l'âme, de l'affectivité, du corps, ce qui se transforme en nous pour que nous puissions connaître celui qui est infiniment plus grand que nous, qui n'est pas seulement le Dieu devant qui, saisi de crainte, je me prosterne, mais celui qui vient habiter ce qu'il a mis en moi quand il m'a créé. Dieu donne la foi qui renouvelle l'intelligence, l'espérance la mémoire et l'amour la volonté. Regardons cela comme la base d'un humanisme carmélitain.

On compte Thomas d'Aquin, qui a très bien pu enseigner au Collège des Bernardins, au nombre des saints de l'humanisme chrétien. Il a cherché à dire comment, dans la relation à Dieu, théologique, voire théocentrique, est toujours promu le partenaire humain de l'Alliance à hauteur du partenaire divin : anthropocentrisme donc. Pour saint Thomas, l'œuvre de Dieu-Providence s'achève quand nous devenons providence les uns pour les autres, et la puissance de Dieu se manifeste suprêmement dans le fait qu'il nous donne de la puissance. Tout amour de Dieu se manifeste suprêmement dans le fait qu'il nous donne d'aimer, de prendre soin, de créer. A l'époque, Aristote, grand penseur de l'Antiquité païenne, était très lu. Aristote hésitait devant une grande difficulté, encore éprouvée par la science d'aujourd'hui : savoir si la pensée est seulement un produit de la matière, le résultat, par exemple, de réactions électrochimiques au niveau des synapses, ou bien, si la nature de la pensée est purement spirituelle, s'il y a un être spirituel au-dessus de moi qui penserait en moi. Aristote dit : il semble que l'esprit entre en l'homme de l'extérieur. Il ne tranche pas. Thomas d'Aquin, appuyé sur la Bible, sur la tradition judéo-chrétienne, dit : cet homme, ou cette femme, pense. Pour lui, la pensée est un acte personnel, ni simplement matériel ni simplement spirituel. A son époque, on se servait déjà d'une cartographie des aires fonctionnelles du cerveau pour étudier le fonctionnement de l'esprit incarné. Mais la pensée traverse et dépasse ce qui nous compose matériellement. Elle reflète en nous la lumière du visage divin, et est la pierre de touche d'un humanisme chrétien.

L'humanisme de Jean-Paul II s'inspire aussi de Max Scheler, phénoménologue allemand qui a été marqué par la pensée d'Edmund Husserl. Scheler a rejoint puis quitté le catholicisme, dans ce même mouvement d'expansion de la foi chrétienne avant la deuxième guerre mondiale qui vit le baptême d'Edith Stein. L'abbé Karol Wojtyła lui a consacré sa thèse d'état en 1953. Scheler a tenté de décrypter les actes de la perception, de la pensée, de la connaissance, en posant cette première grande question : les valeurs qui nous attirent, dont nous trouvons qu'elles valent la peine, existent-elles objectivement ? Est-ce nous qui les créons ? Existe-t-il, comme il existe un monde de pierres, d'arbres et de ruisseaux, un monde de valeurs qui vient au devant de nous, avec sa hiérarchie propre, ou bien, est-ce l'homme qui,



Les Semeurs d'Espérance

subjectivement, crée ces valeurs ? La réponse de Scheler est : les deux. Les valeurs viennent objectivement vers moi et elles m'attirent, je me sens appelé à leur obéir. Je suis attiré par la valeur d'une personne, d'un objet, d'une œuvre d'art, d'une civilisation, d'un bien, d'une vérité, objectivement. En même temps, les valeurs ne sont attirantes que pour la personne qui se laisse affecter par elles, qui les contemple. Pensée humaniste des valeurs, à la fois objective et attentive au mouvement du cœur de chacun.

C'est pourquoi la deuxième grande question sur laquelle Max Scheler a travaillé est celle de l'amour. Scheler a étudié ce qu'il appelle les formes de la sympathie. Il commence, au niveau le plus simple, par celle des plantes, des animaux. Puis il passe au niveau de l'attraction universelle, comparée à l'attraction spirituelle des êtres entre eux et à une forme d'amour élémentaire, et arrive à la philanthropie, ou l'humanitarisme, qui est comme une bienveillance et une empathie envers l'homme qui souffre. Scheler affirme qu'il existe encore une autre forme d'amour qui est irréductible et qu'on peut appeler l'amour spirituel acosmique, l'amour de Dieu et des autres, qui naît chez les stoïciens de l'Antiquité grecque et prend sa force dans le christianisme. Cet amour est capable de tout donner pour une personne singulière.

Vous avez maintenant les piliers théologique (Thomas), mystique (Jean de la Croix) et philosophique (Scheler), qui ont inspiré la philosophie de Jean-Paul II. Sa pensée passera de l'un à l'autre avec une souplesse exceptionnelle. Peut-être cela concourt-il à définir la pensée d'un saint, comme étant celle qui se prête à ce genre de risques, comme une pensée capable de tout remettre en jeu lors des grands événements de la vie.

II - Pour un humanisme familial

Deux ans après son élection en 1978, Jean-Paul II préside un synode sur la famille. Il publie alors, en 1981, une exhortation apostolique, *Familiaris consortio*, dans laquelle il est question de l'humanisme et du nouvel humanisme.

Au n°7, il écrit : « *En vivant dans un tel monde, et sous l'influence provenant surtout des mass media, les fidèles n'ont pas toujours su et ne savent pas toujours demeurer indemnes de l'obscurcissement des valeurs fondamentales ni se situer comme conscience critique de cette culture familiale et comme sujets actifs de la construction d'un authentique humanisme familial* ». Quel est ce premier lieu où l'on devient humain, sinon la cellule familiale du foyer dans lequel père et mère élèvent, au sens fort, leur progéniture ? Ils élèvent, autrement dit ils éduquent, ensemble, d'autres personnes humaines, dans une communion où la gratuité et l'amour sont la loi, où le commandement « Tu aimeras le prochain comme toi-même » s'enseigne par la pratique et par l'exemple. Quand, dans une famille – hélas, aucune n'est idéale – ce n'est pas l'amour qui est la loi, mais la concurrence, la jalousie, le dissentiment, l'indifférence, les enfants ne sont pas élevés, les parents non plus. D'où l'idée d'un humanisme familial.

Au n° 8, Jean-Paul II poursuit : « *Toute l'Église a le devoir de réfléchir et de s'engager en profondeur afin que la nouvelle culture qui apparaît soit intimement évangélisée, que soient reconnues les vraies valeurs, que soient défendus les droits de l'homme et de la femme et que la justice soit promue dans les structures mêmes de la société. Ainsi, le "nouvel humanisme" ne détournera pas les hommes de leurs rapports avec Dieu, mais il les y conduira de façon*



Les Semeurs d'Espérance

plus plénière ». Si la culture est évangélisée par l'Eglise, autrement dit si l'air que nous respirons, les valeurs partagées, l'espace commun, le monde du travail, de l'amitié, de la détente sont pensés à la suite du Christ, sont subvertis, convertis à la manière dont vit le Christ, si je deviens son disciple dans mon existence concrète, si la justice, les droits de l'homme et de la femme sont promus, alors l'humanité moderne, en quête d'humanisme, d'une manière de vivre qui permette la paix religieuse, ne cherchera pas l'humanisme dans la « mise entre parenthèses » du religieux, du côté de l'incroyance, voire de l'athéisme, mais avec Dieu, ce qui le rendra plus solide. Le nouvel humanisme est une attitude qui peut convenir aux croyants et aux non croyants, quelles que soient leurs traditions spirituelles, parce qu'il met l'homme au centre. Du côté des chrétiens, il est promu au nom de l'Évangile et conduit les hommes à Dieu.

Jean-Paul II poursuit : « *Dans la construction d'un tel humanisme, la science et ses applications techniques offrent de nouvelles et immenses possibilités. Cependant, la science, par suite de choix politiques qui déterminent l'orientation de la recherche et ses applications, est fréquemment utilisée contre sa signification originelle, la promotion de la personne humaine* ». La science contre l'homme a été, au XX^{ème} siècle, la spécialité des régimes totalitaires. Elle y a été utilisée à grande échelle contre la personne humaine, par exemple dans ses applications à la propagande, l'endoctrinement, l'armement, ou la chimie. Mais les démocraties ne sont pas exemptes d'usages de la science qui blessent la dignité de la personne

Connaissant les dégâts occasionnés par les idéologies totalitaires, « *Il est donc nécessaire que tous reprennent conscience du primat des valeurs morales* ». Il ne s'agit pas des valeurs qui « font la morale ». Le mot « acte moral » vient du registre des humanismes aristotélicien et chrétien. La morale est la science des mœurs, qui prend en compte la manière de vivre, la responsabilité de vivre la loi de liberté, le doux fardeau, pour parler comme Jésus, de devenir digne de la condition humaine, et de choisir une manière de vivre qui corresponde à notre liberté spirituelle. La morale, c'est tout simplement la manière de vivre en être humain. Les valeurs morales ne sont pas les valeurs économiques, financières, ou artistiques. Celles-ci sont légitimes : si on ne les respecte pas, on devient débiteur vis-à-vis d'elles. On n'enrichit pas son pays, ni ne construit de cathédrales sans les respecter. Mais les valeurs morales construisent l'humanité de l'homme. On appelle valeurs morales, Aristote le disait déjà, celles par lesquelles je m'édifie, celles qui me font me tourner vers ce qui est élevé en l'homme, vers l'homme intérieur, si vous préférez. Ce sont les valeurs qui permettent de poser des actes d'homme et de femme libres, d'engager non seulement mon aptitude technique, financière, politique, mais ma liberté. Les valeurs morales touchent donc tout ce qui concerne une vie digne de la condition humaine. La morale n'est pas un problème d'animal, mû par l'instinct, mais d'homme et de femme, dans leur vie concrète, dans laquelle il est nécessaire aussi de respecter d'autres valeurs.

Le primat des valeurs morales, comme dit Jean-Paul II, conduit à l'humanisme. Les chrétiens sont d'accord avec tous les humanistes qui reconnaissent que les valeurs morales sont les principales. « Un travailleur vaut plus que tout l'or du monde, parce qu'il est fils de Dieu ». C'était la devise de la Jeunesse Ouvrière Chrétienne, lancée en 1925, en Belgique, par le cardinal Cardijn, alors qu'il était simple prêtre, vicaire dans la banlieue bruxelloise. Même si la devise n'est pas vraie du point de vue des valeurs financières, par exemple, elle est vraie du point de vue moral. On s'imagine à tort que ce point de vue n'a pas d'importance. En réalité, dans une société qui ne respecte pas la primauté des valeurs morales, toutes les autres valeurs



Les Semeurs d'Espérance

se dérèglent, parce que la société en question est formée d'hommes et de femmes que les valeurs morales font grandir, car elles ont été inventées, au sens archéologique du terme, par la quête d'humanité, nourries dans les traditions spirituelles. Ces valeurs morales, continue Jean-Paul II, « sont celles de la personne humaine comme telle. La compréhension du sens ultime de la vie et de ses valeurs fondamentales est le grand défi qui s'impose aujourd'hui en vue du renouvellement de la société ». S'il s'agit de proposer un humanisme familial, c'est parce qu'on ne peut rénover la société qu'à partir de la base, là où est encore possible l'éducation, dans laquelle les éducateurs ont une responsabilité immédiate.

« Seul le sentiment du primat de ces valeurs permet d'utiliser les immenses possibilités mises par la science dans les mains de l'homme, de manière à promouvoir vraiment la personne humaine dans sa vérité tout entière, dans sa liberté et dans sa dignité ». « Science sans conscience n'est que ruine de l'âme » disait Pantagruel, figure rabelaisienne de l'humanisme renaissant. La science, comme tout savoir, est un outil de pouvoir. Mais tout pouvoir a besoin d'être équilibré, humanisé. On peut toujours installer des contre-pouvoirs, l'Assemblée nationale contre le Président, le Sénat contre l'Assemblée nationale, la presse contre tout le monde : ils ne seront jamais que des régulations qui ont besoin de vertus intérieures. Jean-Paul II tient un discours humaniste, que l'on peut entendre même si l'on n'est pas d'accord avec lui sur quelque chose d'aussi essentiel que Dieu !

Et le pape termine : « La science est appelée à s'unir à la sagesse ». La sagesse diffère de la science. C'est la sagesse qui fait goûter la saveur de l'existence, les chemins de lumière. Elle met à leurs places respectives science et conscience. La conscience est exigeante ; elle désire non seulement la science mais aussi la sagesse.

III - Pourquoi « nouvel humanisme » ?

En considérant l'humanisme qui donne à l'homme et à la femme une place centrale, on voit qu'il n'est de richesse que d'hommes, comme le comprennent les démographes. Mais que signifie ce mot : « nouveau », inclus dans l'expression « nouvel humanisme » utilisée par Jean-Paul II ? C'est un mot appartenant au vocabulaire biblique. Dans la Bible, il a un sens précis. Le mot hébreu *hiddouch*, un peu difficile à traduire, correspond à l'idée de *renouvellement*. Si nous parlons de « nouveau » au sens biblique, c'est un nouveau qui ne rompt pas avec le passé, contrairement à ce que signifient nos langues par ce mot, comme lorsque nous disons qu'une nouvelle génération, parce qu'elle fait le contraire, rompt avec la précédente, ou qu'une nouvelle voiture remplace la précédente. Au sens biblique, la nouveauté ne consiste pas à abolir un héritage, mais à le transmettre après l'avoir reçu, exactement ce que la Bible appelle : *accomplir*.

Faire *Hiddouch*, c'est innover dans la tradition. Cela ressemble à une reprise, une réforme, une appropriation, un changement fidèle. Cela peut être assez radical, comme le renouveau effectué par Jésus dans le judaïsme. Pensez au renouveau que sera notre résurrection des morts, un renouveau radical ; mais ce sera bien nous qui ressusciterons, sans rupture avec nous-mêmes. Car si ce n'est pas nous qui ressuscitons, ce n'est plus une résurrection. Pensez au renouveau du baptême, invisible à nos yeux, qui fait, en quelques instants, d'une créature humaine ordinaire un enfant de Dieu. Le baptême chrétien est un renouveau au sens biblique, c'est à dire un accomplissement, une plénitude donnée qui ne pouvait être anticipée et qui



Les Semeurs d'Espérance

change tout, parce que, tout en gardant la même direction, elle va au-delà de ce qui était préparé.

Cela nous fait entrevoir pourquoi ce que Jésus apporte s'appelle *Nouveau Testament*. Dans sa lettre aux Romains, saint Paul dit : « *Ne vous conformez pas à ce monde ci, mais transformez-vous par le renouvellement de votre intelligence pour discerner la volonté de Dieu.* » (chapitre 12) Renouveler mon intelligence, c'est la rendre capable de voir ce que je ne voyais plus, mais que j'étais appelé à reconnaître. Par exemple, se confesser, c'est sûrement se renouveler. C'est dire : mon péché, ce n'est pas moi, mais la déformation de mon être, et maintenant je veux me renouveler dans l'attachement au Seigneur. Il y a à la fois rupture et continuité. Rupture avec la déformation de mon être, et ce sera cependant bien moi qui serai rené.

Ainsi l'épître aux Hébreux reprend un oracle unique et pourtant central de l'*Ancien Testament* : « *Voici venir les jours, oracle du Seigneur, où je conclurai avec la maison d'Israël et avec la maison de Juda une Alliance nouvelle* » (Jérémie 31, 31) – pas une Alliance autre comme une autre voiture que j'achète quand j'ai envoyé la vieille à la casse, mais une Alliance renouvelée qui ne peut plus vieillir - *non pas comme l'Alliance que j'ai conclue avec leurs pères...* Vous savez que Jésus emploiera cette expression extraordinaire au moment de l'Eucharistie : *Ceci est le sang de l'Alliance nouvelle (et éternelle, ajoute la liturgie)*. A quelle condition peut-on entrer dans une nouveauté qui n'est pas devenue un peu vieille aujourd'hui, alors qu'elle était nouvelle hier ? L'Évangile, était-il une nouvelle Alliance en l'an trente, et aujourd'hui un Alliance un peu vieille ? Qu'est-ce qui vieillit ? Ce qui est dans le temps ! Ne vieillit pas ce qui n'est pas dans le temps. Si l'Alliance apportée par Jésus est nouvelle et qu'elle ne peut pas vieillir, c'est qu'elle est éternelle. La résurrection de Jésus nous l'apprend : être victorieux de la mort, c'est échapper au temps, entrer dans l'éternité qu'il prépare. Jésus ressuscite pour apporter à l'humanité, dans sa condition humaine, ce qui vient de l'éternité : la nouveauté qui ne passe pas, la vie éternelle. Ce qui ne vieillit pas, c'est Celui qui est ressuscité.

Quand Jean-Paul II s'est adressé en 1983 aux évêques du CELAM en la cathédrale de Port-au-Prince en Haïti, il a parlé pour la première fois de « nouvelle évangélisation ». Il disait : « *Il faut que l'Eglise commence une nouvelle évangélisation, non pas une ré-évangélisation* ». Evidemment qu'il faut sans cesse ré-évangéliser. Car, par définition, l'évangélisation vieillit : puisqu'il faut recommencer à transmettre la foi chaque génération. La nouvelle évangélisation n'est pas qu'une ré-évangélisation. Elle doit transmettre ce qui ne vieillit pas, ce qui reste toujours jeune : la grâce. La nouvelle évangélisation, ce n'est pas du marketing ! Jean-Paul II précise que la nouvelle évangélisation doit être « *nouvelle dans ses méthodes* ». Ce qu'il appelle « nouvel humanisme » est, à mon sens, la clé de la nouvelle évangélisation, car il s'agit de reconnaître que la personne humaine est au sommet et au centre du message du Christ. Il ne s'agit pas de conquérir des militants sur le parc d'autres religions, ou d'autres sagesse. Il faut, autour de la personne humaine, passer de l'attitude de concurrence à celle de l'émulation, du dialogue.

Dans sa deuxième encyclique, *Dives in misericordia* (1980), Jean-Paul II répond à un reproche que certains ont fait à la première *Redemptor hominis* (1979) : « Certains disent que la religion chrétienne, c'est le théocentrisme, opposé à l'anthropocentrisme qui est la religion du monde. Il n'en est pas ainsi ». Pour un chrétien, qui croit que Dieu s'est fait homme, le



Les Semeurs d'Espérance

théocentrisme et l'anthropocentrisme sont inséparables. Pour celui qui croit que Jésus est le Fils de Dieu fait homme, la foi consiste à mettre l'homme au centre de tout, comme on le voit dans l'Évangile où des anges adorent Jésus, parce qu'il est le Fils de l'Homme et le Fils de Dieu, lui qui nous donne de devenir fils de Dieu, alors que nous sommes fils de l'homme. Mettre l'homme au centre, tout homme et tout l'homme, c'est mettre Dieu au centre. Pas de contradiction pour un chrétien, ce qui n'est pas le cas pour ceux qui mettent certains hommes au centre pour en exclure Dieu, ce que prétendaient faire le marxisme, ou le nazisme. Mais ils déclenchèrent de telles catastrophes qu'il est évident qu'ils ne mettaient pas non plus l'homme au centre, mais leurs idéologies.

Le nouvel humanisme est, dans l'histoire du christianisme, une nouveauté. J'ai parlé d'un humanisme chrétien jusqu'à la Renaissance, comme celui de saint Thomas d'Aquin, d'un humanisme contre l'Église dans l'Europe des Lumières. Il y eut deux siècles de luttes, d'excommunications réciproques des laïcs et des religieux, des chrétiens et d'humanistes. Jean-Paul II dit que ces affrontements appartiennent au passé. Parce que nous vivons après la seconde guerre mondiale, après la Shoah, après la chute du mur de Berlin, nous nous trouvons dans un nouveau moment de l'histoire qui appelle un nouvel humanisme et une nouvelle évangélisation.

IV - Un humanisme de dialogue

Paul VI avait déjà expliqué qu'évangéliser, c'est atteindre les valeurs de la culture commune, les toucher, et les renouveler. Le pape Benoît XVI vient de donner deux textes étonnants, bien que dans la droite ligne de ce qu'il avait dit au lendemain de son élection dans une allocution à la curie sur le Concile Vatican II. Je veux parler de son discours au Bundestag, et de celui qu'il a tenu pour le vingt-cinquième anniversaire de la Réunion d'Assise instaurée par son prédécesseur.

✓ Au Bundestag, le 22 septembre 2011.

« ... Vous me permettrez de commencer mes réflexions sur les fondements du droit par un petit récit tiré de la Sainte Écriture. Dans le Premier Livre des Rois, on raconte qu'au jeune roi Salomon, à l'occasion de son intronisation, Dieu accorda d'avancer une requête. Que demandera le jeune souverain en ce moment important ? Succès, richesse, une longue vie, l'élimination de ses ennemis ? Il ne demanda rien de tout cela. Par contre il demanda : "Donne à ton serviteur un cœur docile pour gouverner ton peuple, pour discerner entre le bien et le mal" (1 R 3, 9). Par ce récit, la Bible veut nous indiquer ce qui en définitive doit être important pour un politicien [en français, comprendre : homme politique]. Son critère ultime, et la motivation pour son travail en tant que politicien, ne doit pas être le succès, et encore moins le profit matériel. La politique doit être un engagement pour la justice, et créer ainsi les conditions de fond pour la paix. Naturellement, un politicien cherchera le succès qui en soi lui ouvre la possibilité de l'action politique effective ! Mais le succès est subordonné au critère de la justice [on retrouve ici le primat des valeurs morales], à la volonté de mettre en œuvre le droit, et à l'intelligence du droit. Le succès peut aussi être une séduction, et ainsi, il peut ouvrir la route à la contrefaçon du droit, à la destruction de la justice. "Enlève le droit – et alors qu'est ce qui distingue l'État d'une grosse bande de brigands ?" dit un jour saint Augustin. Nous, Allemands, nous savons par notre expérience que ces paroles ne sont pas un



Les Semeurs d'Espérance

phantasme vide. Nous avons fait l'expérience de séparer le pouvoir du droit, de mettre le pouvoir contre le droit, de fouler aux pieds le droit, de sorte que l'État était devenu une bande de brigands très bien organisée, qui pouvait menacer le monde entier, et le pousser au bord du précipice. Servir le droit et combattre la domination de l'injustice est et demeure la tâche fondamentale du politicien. Dans un moment historique où l'homme a acquis un pouvoir jusqu'ici inimaginable, cette tâche devient particulièrement urgente. L'homme est en mesure de détruire le monde. Il peut se manipuler lui-même. Il peut, pour ainsi dire, créer des êtres humains, et en exclure d'autres, du fait même qu'ils sont des hommes. Comment reconnaissons-nous ce qui est juste ? Comment pouvons-nous distinguer entre le bien et le mal, entre le vrai droit et le droit seulement apparent ? C'est la question humaniste. Si cela ne m'est pas clair ou pas important, je sors tout simplement de l'humanisme, autrement dit je fais un pas vers la barbarie. Savoir où sont le bien et le mal est souvent extrêmement exigeant. Mais si je ne me pose pas la question, je vis comme un animal. Et je mets tout le monde en danger. La demande de Salomon reste la question décisive devant laquelle se trouvent aujourd'hui aussi la politique et l'homme politique. »

Puis le pape remonte à Origène, un Père de l'Eglise du III^{ème} siècle, à Alexandrie, qui a hérité à la fois de la sagesse juive et de la philosophie grecque, et qui disait : « Si quelqu'un se trouvait chez les Scythes qui ont des lois irréligieuses, et qu'il fut contraint de vivre parmi eux... il agirait certainement de façon très raisonnable si, au nom de la loi de la vérité qui chez les Scythes est justement illégalité, il formait avec d'autres qui ont la même opinion, des associations contre le règlement en vigueur... »

Si c'est l'être humain qui est la valeur suprême, et si, sans le droit et la justice, l'Etat ressemble à une bande de brigands, le chrétien doit pouvoir s'organiser avec d'autres pour affirmer et vivre les valeurs humanistes qui permettent de se rassembler et de trouver une vérité.

Sur la base de cette conviction, les combattants de la résistance ont agi contre le régime nazi et contre d'autres régimes totalitaires, rendant ainsi un service au droit et à l'humanité tout entière. Pour ces personnes, il était évident de façon incontestable que le droit en vigueur était, en réalité, une injustice. [La personne humaine est transcendante à la justice d'un droit. Elle cherche toujours la vérité]. Mais dans les décisions d'un politicien démocrate, n'est pas aussi évidente [que du temps de la résistance au nazisme] la question de savoir ce qui correspond maintenant à la loi de la vérité, ce qui est vraiment juste et peut devenir loi. Ce qui, en référence aux questions anthropologiques fondamentales, est la chose juste et peut devenir droit en vigueur, n'est pas du tout évident en soi aujourd'hui. À la question de savoir comment on peut reconnaître ce qui est vraiment juste et servir ainsi la justice dans la législation, il n'a jamais été facile de trouver la réponse, et aujourd'hui, dans l'abondance de nos connaissances et de nos capacités, cette question est devenue encore plus difficile. »

« Comment reconnaît-on ce qui est juste ? Durant l'histoire, les règlements juridiques ont presque toujours été motivés de façon religieuse : sur la base d'une référence à la divinité on décide ce qui parmi les hommes est juste. Contrairement aux autres grandes religions, le christianisme n'a jamais imposé à l'État et à la société un droit révélé, un règlement juridique découlant d'une révélation [pas de loi politique dans l'Évangile]. Il a, au contraire, renvoyé à la nature et à la raison comme vraies sources du droit [ce qu'on appelle le droit



Les Semeurs d'Espérance

naturel] ... *Les théologiens chrétiens se sont associés à un mouvement philosophique et juridique qui s'était formé depuis le II^{ème} siècle av. JC.*

Le christianisme, pour la vie en société, ne dit pas : "ma loi chrétienne sera ta loi publique", mais il s'est rallié à des penseurs non chrétiens qui disaient, déjà avant l'ère chrétienne : "tout être humain est doté d'une capacité de trouver naturellement ce qui est bien et ce qui est mal". *Dans la première moitié du deuxième siècle préchrétien, [c'est extraordinaire qu'un pape ait pu dire cela] il y eut une rencontre entre le droit naturel social développé par les philosophes stoïciens [des ancêtres des philosophes des Lumières] et des maîtres influents du droit romain. Dans ce contact est née la culture juridique occidentale, qui a toujours une importance déterminante pour la culture juridique de l'humanité. De ce lien préchrétien, entre droit et philosophie, part le chemin qui conduit, à travers le Moyen-âge chrétien, au développement juridique des Lumières.*

Benoît XVI invite les Chrétiens à contempler quelque chose qui appartient à l'héritage des Lumières, qu'ils ont toujours promu, qui n'est pas un droit révélé pour gérer la société, ni une religion politique, mais un chemin de raison qui met au sommet les valeurs humaines *jusqu'à la Déclaration des Droits de l'homme et jusqu'à notre Loi Fondamentale allemande, par laquelle notre peuple, en 1949, a reconnu "les droits inviolables et inaliénables de l'homme, comme fondement de toute communauté humaine, de la paix, et de la justice dans le monde". »*

Pour le pape, le fondement de toute communauté humaine, de la paix et de la justice dans le monde, ce n'est pas Dieu, ce sont les droits inaliénables, inviolables de l'homme. C'est cependant inscrit dans les premières pages de la Genèse : "Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu il le créa, homme et femme il les créa" (Gn 1, 27). Autrement dit, tout être humain est vicaire de Dieu, non pas que nous soyons divins et infaillibles. Mais nous avons une capacité à nous diriger nous-mêmes, ce qui est la plus grande dignité de l'homme, même de l'homme blessé. Si nous le reconnaissons avec ceux qui ont d'autres convictions religieuses que les nôtres, nous pouvons construire une société juste, paisible, et prospère.

✓ **A Assise, le 27 octobre 2011.**

Le pape pose trois affirmations. Premièrement : « ... *Il existe une conception et un usage de la religion par lesquels elle devient source de violence, alors que l'orientation de l'homme vers Dieu, vécue avec droiture, est une force de paix* ». Deuxième affirmation : Au XX^{ème} siècle, en particulier, ceux qui veulent jeter l'homme en dehors de Dieu ont été bien pires que leurs prédécesseurs. Les Etats qui ont voulu imposer l'athéisme par des moyens militants ont provoqué des catastrophes. Troisième affirmation : Nous, hommes de religion, nous avons besoin du dialogue avec des humanistes incroyants, car ils vivent un débat intérieur très fort à propos de la vérité. N'ayant pas de certitudes religieuses, ils ne se considèrent pas comme les détenteurs de la vérité. Ils mettent ainsi en cause les adeptes des religions pour qu'ils ne considèrent pas Dieu et la révélation qui leur est confiée comme une propriété, si bien qu'ils se sentent autorisés à la violence envers les autres. Les humanistes nous rappellent que nous sommes tous pèlerins de la vérité, ce qui est une vieille image biblique de la vie de foi.

Voilà quelques raisons de dire que nous avons besoin d'un humanisme nouveau qui n'a pas que des dimensions religieuses. Il a des dimensions économiques, bioéthiques, artistiques,



Les Semeurs d'Espérance

éducatives, familiales. Il se bâtit en dialogue et en commun avec des non chrétiens. C'est ce que notre génération peut créer de mieux : une nouvelle évangélisation qui renouvelle en profondeur la culture et dont la fécondité s'étendra loin. Le nouvel humanisme appartient à la mission de l'Eglise qui est le Corps du Christ, le sacrement, c'est-à-dire le signe et l'instrument de l'action de Dieu dans l'histoire.

Questions de l'Assemblée

- ✓ **1 - Je suppose que lorsque vous parliez des droits de l'homme, vous parliez des droits de l'homme et du citoyen. On se réfère souvent aux lois du marché et aux droits de l'homme. Mais, s'il ne s'agissait que des droits de l'homme, serait-ce même suffisant ? Par exemple, on n'y retrouve pas de référence à ce passage de Gn : « Homme et femme Il les créa ». Beaucoup d'intellectuels pensent que c'est un manque regrettable.**
- 2 - À propos de nouvel humanisme, il me semble que la nouvelle évangélisation n'est pas vraiment en dialogue avec le monde, avec la culture.**
- 3 - Parce que nous sommes maintenant minoritaires dans la société, les médias se jouent de ce que peuvent bien dire les membres autorisés de l'Eglise. En dépit de ce constat, que faire concrètement pour qu'elle soit davantage dans le monde ? Dans ce but, n'y aurait-il pas intérêt, grâce aux moyens dont nous disposons, à créer la coordination qui manque aujourd'hui entre les diverses œuvres de bienfaisance, chrétiennes et non chrétiennes ?**

Votre première question est assez technique. J'ai cité la *Déclaration universelle des droits de l'homme* ; non pas les droits du citoyen reconnus par un Etat, mais les droits de tous les hommes et de toutes les femmes, pour la seule raison qu'ils naissent dans l'humain. La Déclaration a donc une portée universelle, même si, comme vous le savez, tous les Etats ne l'ont pas ratifiée, en particulier ceux dont les populations vivent sous la loi musulmane. L'incantation aux droits de l'homme ne suffit pas, d'autant plus qu'on ne peut les dire en omettant les devoirs qui en dérivent. Les droits de l'autre, correspondant à mes devoirs envers lui, la Déclaration ne les omet justement pas. Cela va dans les deux sens, de sa responsabilité envers moi, comme de la mienne envers lui. On pourrait donc tout aussi bien décliner les devoirs envers l'homme. Ce serait lourd de conséquences. Réfléchissons, par exemple, au problème de l'adoption, dans lequel il s'agit de prendre en compte le droit de l'enfant, autrement dit les devoirs envers lui. Ces questions mettent en cause la responsabilité parentale.

La *Nouvelle évangélisation* est, dans l'esprit de Jean-Paul II, l'évangélisation aux temps nouveaux. Son terrain est la rencontre interreligieuse, et plus encore celle avec les mouvements humanistes comme ceux qui ont donné jour à l'ONU, l'UNESCO, ou à la Croix Rouge, ces puissances de paix dont nous avons besoin. Issues du christianisme et des Lumières, elles sont capables de parler à tous et d'organiser le monde. La laïcité n'est pas une



Les Semeurs d'Espérance

option. La laïcité à la française est une manière de vivre sous un toit commun, sous lequel tous peuvent vivre leurs convictions religieuses et philosophiques en paix et dans le respect mutuel. C'est là que l'on passe à un humanisme nouveau, pas celui dans lequel on sépare le droit de Dieu du droit de l'homme, cet humanisme qui était posé presque en ces termes chez les catholiques comme chez les « laïques », jusque dans les années cinquante, ou même aujourd'hui en certaines parties de l'univers catholique ou anticlérical. On retrouve l'opposition « Dieu contre l'homme » dans tous les fondamentalismes, quelque soient leurs religions.

Au Pakistan, par exemple, il y a un ministre qui est chargé de décréter quand il y a blasphème. De notre côté, nous ne donnons plus dans ce genre de piège où le politique prend en charge le religieux. Il suffirait de trouver dans le livre de la religion de l'autre quelque chose qui ne nous convienne pas, pour le déclarer blasphématoire et réclamer qu'on le brûle en place publique ?! Quel chrétien demanderait aujourd'hui la destruction du Talmud parce que ce qu'il dit de Jésus n'est pas très gentil ? De même, le fait que nous adorions Jésus ne peut pas convenir aux Musulmans et peut leur paraître blasphématoire... Nous avons donc besoin d'un toit commun d'une maison commune abritant les diverses convictions : la laïcité de l'Etat le permet. La foi met le feu à nos vies, leur donne un dynamisme fou. Mais le feu peut aussi être destructeur. Le nouvel humanisme a besoin de raison, de discussions, d'échanges. Il peut faire sortir de la conflictualité. À ce sujet, vous évoquiez les médias, ces fins percepteurs de la réalité. Mais ils sont un peu en retard sur la place du religieux dans notre société. Ils sont adolescents. Ils croient devoir mettre la religion entre parenthèses.

Parce que nous sommes minoritaires, une forte minorité, notre seule manière d'exister comme catholiques français, c'est d'être missionnaires. Cela ne veut pas dire être prosélyte au sens négatif du terme, cela veut dire bâtir avec les autres une société commune en leur expliquant les bases sur lesquelles nous désirons la bâtir, et en quoi nous pensons que cela peut améliorer les choses. Si tout le monde était chrétien, cela ne résoudrait pas tous les problèmes. C'est un bonheur de rencontrer des gens qui ont d'autres convictions que les miennes, de dialoguer, d'échanger des réflexions sur ce qui nous sépare. Il ne s'agit pas de faire valoir une quelconque supériorité de mes convictions sur celle des autres, ni de faire la morale, mais de mettre dans le langage commun ce qui me fait vivre. C'est dans une telle nouvelle évangélisation que les chrétiens sont attendus. Ils sont attendus sur un tas de sujets : l'amour conjugal, le sens de l'éducation, la vieillesse, l'accord entre les générations, la construction de l'Europe, l'écologie pour l'homme. Le monde est intéressé par nos raisons d'espérer. Vatican II est une merveille : ce qui nous empêche de tomber dans les pièges du syncrétisme et du fondamentalisme. Les autres chrétiens et les autres religions n'ont pas cette chance. C'est une raison pour laquelle nous intéressons le monde. Tout en étant minoritaires, nous représentons beaucoup de puissance. La société française est laïque et religieuse. L'Etat est laïc, ce qui veut dire que, Dieu merci, je n'achète pas la baguette de pain plus cher parce que je suis catholique. Et cela m'autorise à évangéliser la culture.

- ✓ **Dans le cas de Jésus, où trouve-t-on l'espérance ? Dans la souffrance, l'illusion, l'utopie ? Vous avez parlé de science et de conscience. La science serait-elle le propre de l'homme et la conscience le propre de Dieu ? Einstein disait bien : « Plus j'avance dans mes calculs, plus je m'éloigne de Dieu ». Et qui est responsable de la mort de Jésus ? Judas, nous, Dieu ? Qui est coupable ?**



Les Semeurs d'Espérance

C'est à ceux qui la sèment depuis longtemps qu'il faut demander où se trouve l'espérance. D'après Jean de la Croix, c'est dans la mémoire qu'on la trouve. Cela semble bizarre puisque la mémoire touche au passé, et l'espérance à l'avenir. Mais, justement ! Au fur et à mesure que je me découvre héritier, non seulement des faiblesses, mais des dons des générations précédentes, dans ce temps qui n'est pas plus dur que les précédents, ce temps toujours aimé de Dieu, naît une sorte d'énergie, l'espoir ou l'espérance, peu importe le mot, qui ne mourra qu'avec moi. Il s'agit de l'énergie propre au désir qui, ayant pris corps d'une joie reçue, me propulse vers l'avenir. C'est en connaissant mon histoire que je peux envisager l'avenir, un avenir pour lequel il m'est peut-être nécessaire d'entendre cette Parole de Jésus : « N'ayez pas peur ! »

A propos de science et conscience, vous savez que la plupart des savants atomistes ont été effrayés de leurs propres découvertes, en particulier devant la puissance des réactions de fission et de fusion. Ils souffraient dans leurs consciences. Comme nous, ils ont l'esprit curieux. Et la tentation de la transgression est forte. Cependant, immédiatement, la conscience n'est pas Dieu. Elle me montre la voie vers Dieu, en tant qu'elle est en moi l'autorité du bien et du vrai. A tout humain elle dit : « Fais le bien, évite le mal » sans dire ce que sont le bien et le mal. Et tout le monde n'est pas d'accord sur ce qu'ils sont. Mais, en dépit de ce désaccord, selon les lieux et les époques, la conscience est tellement universelle qu'il est permis d'y voir un reflet de Dieu, mais elle est fragile.

Le cardinal Newman considérait qu'en l'homme, elle tient la place du Christ, pas en concurrence avec le pape, bien sûr, car elle doit se laisser éduquer par le Christ et par l'Eglise. La sagesse chrétienne veut qu'on la suive. Si elle n'est pas bien nourrie, bien formée, il faut l'éduquer afin qu'elle ne devienne pas une tour d'ivoire qui penserait avoir toujours raison. Quoi qu'il en soit, si je ne suis pas ma conscience formée, j'ai sûrement tort. Parce que je me mens à moi-même, ce qui, en religion, est un péché. La conscience touche à la fois à l'humain et au divin.

- ✓ **L'Eglise catholique a évolué. Elle a pris de la maturité. Elle a confessé ses erreurs. Elle a retrouvé de sa beauté, de sa force originelle. Mais d'un point de vue humaniste, comment cet homme, qui doit tendre vers le divin, peut-il se placer par rapport au Christ qui finalement rend humaine la religion ?**

Voilà un très beau chapitre, inachevé à l'heure qu'il est. Je partirais volontiers de l'encyclique *Redemptor hominis*, Le [Christ] Rédempteur de l'homme, de Jean-Paul II. Il aborde le sujet avec une double idée. La première est que, en 1979, la moitié du monde européen vit dans l'athéisme. Ce qui lui fait dire, un an après son élection : « N'ayez pas peur du Christ. Ouvrez-lui vos portes. Il ne vient pas livrer de guerre, ni rien retirer à l'homme. Il vient simplement tout donner ». En même temps, il s'adresse aux catholiques pour leur dire de ne pas avoir peur de l'Europe, de l'humanisme, des sciences, du monde d'aujourd'hui. Le Christ y agit déjà et les y attend. C'est un double « N'ayez pas peur ».

Dans cette encyclique, Jean-Paul II écrit : « Le Christ est la route de l'Eglise ». C'est une vieille métaphore que l'on trouve aussi bien dans les Livres de l'*Exode*, ou d'*Isaïe*, ou dans tout le *Nouveau Testament*. La route, ou le chemin, qui conduit à la terre de la vie, c'est aussi



Les Semeurs d'Espérance

une manière de vivre. Dans le langage des rabbins, pratiquer la morale se dit « marcher ». « Le Christ est la route de l'Eglise » est exactement ce que vous venez de dire. Le Christ est le don de Dieu pour ceux qui le reconnaissent comme leur maître, parce que, comme il est Dieu fait homme, il connaît la route dans les deux sens : de Dieu vers l'homme et de l'homme vers Dieu. Comme il est le Verbe fait chair, ses actions elles-mêmes parlent de Dieu. Ceux qui le voient entrent dans une révélation de Celui qui ne trompe pas : le Père de la vie. Aucun prophète, ou fondateur de religion, aucun homme n'apprend cela de lui-même. La merveille pour ceux qui lisent l'Evangile, c'est qu'ils sont guidés par lui vers Dieu, alors qu'il agit humainement. Dieu est ainsi.

On demande parfois : Qu'a-t-il apporté, Jésus ? – La réponse de Benoît XVI : Dieu. Le concept de Dieu existe dans toutes les langues. Or, Jésus n'a pas apporté un nouveau concept, mais la connaissance de Dieu. C'est bien de savoir que Dieu existe. Les petits enfants le croient si on leur en parle, s'ils le prient, car ils ont besoin d'être rassurés sur leur propre existence. Mais savoir que *Dieu existe* n'est qu'une petite partie du problème, qui est de savoir *qui est Dieu*, comment il est, de connaître son essence, s'il est l'amour, s'il est celui qui rend libre. L'humanisme chrétien, c'est de suivre Jésus comme celui qui a révélé Dieu.

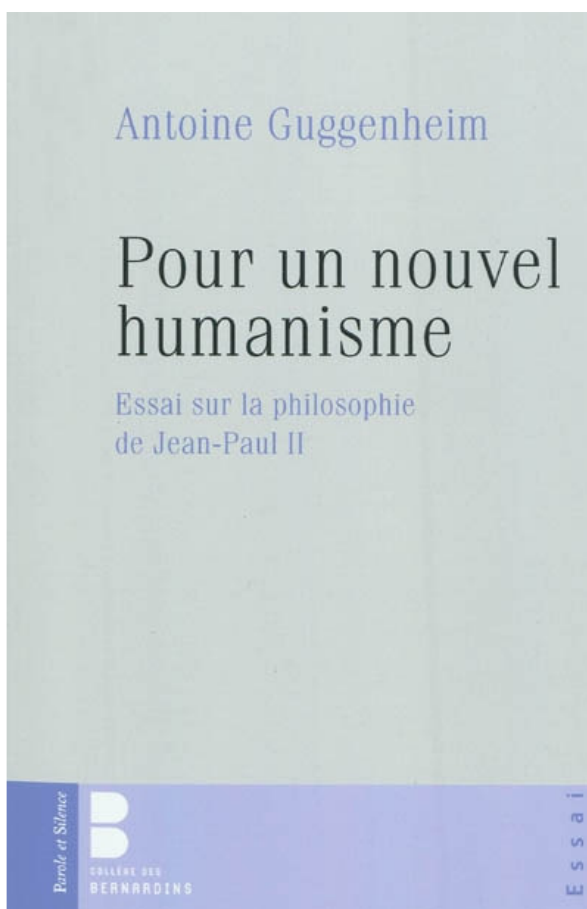
Alors, ajoute aussitôt Jean-Paul II : « L'homme est la route de l'Eglise ». Cela est plus mystérieux encore. L'homme est la route, dit-il, que l'Eglise doit sans cesse parcourir. Et l'homme, c'est l'homme historique, l'humanité que nous connaissons. Regarder comment vit l'humanité, c'est une route pour l'Eglise. L'humanisme est route pour les chrétiens. On apprend quelque chose de Jésus en regardant vivre ceux qui ne croient pas en lui, aussi bien que ceux qui croient en lui et le suivent, aussi bien qu'en regardant vivre Jésus lui-même.

Car, ce que nous attendons de Lui est plus grand que ce que nous connaissons de Lui : Il a encore beaucoup de choses à nous dire et nous attendons sa Parousie, donc sa présence glorieuse. Pendant que ceux qui ne croient pas avancent à tâtons, car ils n'ont pas de réponses, et doivent inventer des solutions à partir de leur vie, et en trouvent, il arrive que nous dormions, parce que nous nous avons les réponses de l'Evangile. Mais les questions auxquelles l'Evangile répond, nous les avons oubliées. Alors, quand les incroyants nous posent ces questions, nous redécouvrons l'Evangile.

Dans Vatican II, on trouve cette phrase (il est possible qu'elle soit de Jean-Paul II quand il était évêque) : « En s'incarnant, le Verbe de Dieu s'est en quelque sorte uni à tout homme ». Il a non seulement pris corps, mais s'est pour ainsi dire « con-corporé » à tout être humain. Il y a, bien sûr, les déformations, les défigurations qui blessent l'humain, qui sont en nous et sont étrangères à l'image de Dieu. Elles ont besoin d'être réparées. Mais puisque la Bible nous apprend que sur le visage de l'homme et de la femme brille la gloire de Dieu, le divin peut donc s'apprendre de l'humain par l'intermédiaire de tout ce qu'il accomplit et produit, comme les sciences et les arts de toutes les cultures, le sport, le travail, l'engagement social ou politique, etc. Il n'y a pas qu'à l'église que peuvent se révéler les choses importantes au sujet de Dieu. Ce que contient cette réflexion de Vatican II sur Dieu se faisant homme est immense.



Les Semeurs d'Espérance



Les Semeurs d'Espérance. Qui sont-ils ?

Contemplation - Compassion - Évangélisation - Formation. Voici quatre chemins de traverse que les Semeurs tentent d'emprunter pour rencontrer le Christ et en être témoins avec les pauvres.

Depuis 1998, ces jeunes catholiques se retrouvent tous les mois pour passer une veillée devant le Saint-Sacrement. Ces soirées sont précédées par des enseignements donnés par des témoins de la foi chrétienne : théologiens, journalistes, hommes d'affaires, artistes, philosophes, missionnaires, hauts fonctionnaires viennent dire avec humilité comment oser la vérité et l'espérance de l'Évangile dans des environnements variés.

C'est également avec Marie, par la prière du chapelet, que les Semeurs se préparent à *espérer* le Christ chez les personnes sans-abri, plusieurs soirs par semaine. Il s'agit de cultiver avec elles l'amitié. Elles sont invitées à se joindre aux rassemblements de prières du groupe, à mettre en scène avec lui des paraboles de l'Évangile, et à chanter dans sa chorale.

Un petit clic pour découvrir le site des Semeurs, leurs visages, leurs activités, les comptes-rendus des enseignements passés, la date et le thème de la conférence qui introduira la prochaine nuit d'adoration : www.semeurs.org. Si vous désirez devenir instrument de compassion, oeuvrer pour la nouvelle évangélisation avec les personnes démunies, et vous engager avec les Semeurs, vous êtes invité à contacter Romain Allain-Dupré au 06 13 16 29 08.